



## **UNE ANNÉE DE DECE DANS UNE CLASSE DE 6<sup>ÈME</sup> (2007)**

**Par Françoise INIZAN-VRINAT/AGASP, médiatrice-régulatrice de ce DECE,  
Extrait de « La sociopsychanalyse de Gérard Mendel, Autorité,  
pouvoirs et démocratie dans le travail »**

Le premier accord vient du chef d'établissement qui convoque (sans dévoiler le projet pour ne pas laisser galoper les imaginaires) les enseignants de la classe à une réunion à laquelle il ne action volontariste d participe pas et où l'intervenant explique l'esprit et le déroulement de la méthode. Le calendrier des séances est établi, au moins pour le premier cycle : les séances avec les élèves se feront sur des heures de cours et celles des enseignants à 17 heures. Le CPE est prévenu individuellement, tout comme la gestionnaire qui, dans le cas présent, est intégrée au collectif de direction. L'intervention qui va être racontée là s'inscrit dans un projet global de formation à la citoyenneté, dans un collège rural sans difficultés majeures. La classe dont il va être question est une classe hétérogène, conduite par une équipe d'enseignants aux personnalités et pratiques hétérogènes aussi. A signaler quelques élèves agités.

- La première séance avec les élèves

Fin novembre, mardi huit heures, les élèves de 6<sup>ème</sup>2 m'attendent devant la porte de leur classe. Je les fais entrer par petits groupes de cinq, constitués par ordre alphabétique, et s'installer autour de carrés de tables agencés avant la séance. Que suis-je venue faire ? Ils ne le savent pas, leurs professeurs ne leur ayant, à ma demande, rien dit. Je suis venue leur permettre de parler de ce qu'ils vivent cette année au collège. Surprise et manifestation de joie : « *Oui ! On va pouvoir leur régler leurs comptes* », aux profs bien entendu. « *On va dire que la cantine, les grands.* ».

Oui, ils vont effectivement pouvoir parler de ce qu'ils veulent ... mais pas n'importe comment. Se plaindre, revendiquer n'est pas le but de cette séance de deux heures. Je leur explique qu'ils vont, pendant trois quarts d'heure environ, échanger entre eux, au sein des groupes, à propos de ce qu'ils vivent. Il ne s'agit pas d'écrire chacun son vécu mais, à partir des idées lancées par les uns et les autres, d'échanger, de voir si on partage ou non, et pourquoi, le même vécu. Par exemple les uns trouvent qu'apprendre l'anglais c'est facile, d'autres non. Pourquoi ?

- *Il faudrait que le prof parle plus en français- Non, il faut que l'on ne parle qu'en anglais*

J'explique alors qu'après chaque échange de ce type, poussé le plus loin possible, ils noteront sur une feuille leur(s) conclusion(s) et si possible des propositions pour que ça se aille mieux.

Les élèves vont apprendre - ils le réaliseront par l'expérience - que pour être compris il faut se faire comprendre, que l'on peut défendre son point de vue mais qu'il faut aussi accepter celui des autres (il y aura dans l'heure qui suit quelques belles empoignades, verbales en général). Ils vont aussi livrer une part intime de leur vécu (la souffrance d'être en échec, de n'avoir personne à la maison pour vous aider), ignoré largement des autres, et apprendre à mieux se connaître, sortant des jugements à priori.

« *Mais on va se faire massacrer par les profs et, comme d'habitude, ils vont dire que c'est notre faute !* » s'exclame Arthur. Pas de massacre en vue car les enseignants, le Principal et ses adjoints ont donné leur accord pour écouter ce que les élèves ont à leur dire et répondre. De plus il n'y aura pas de confrontation directe (elle serait nécessairement inégalitaire) ; c'est moi qui les rencontrerai, séparément, et leur rendrai compte de la réflexion que la classe aura construite à leur intention. Ils réfléchiront à tout cela et répondront. « *Il ne va pas falloir dire n'importe quoi !* » En effet.

La deuxième partie de la séance débutera par la lecture à la classe de chaque feuille, groupe après groupe, les autres écoutant sans intervenir. Tout cela sera écrit sur de grandes affiches apposées au tableau. Ensuite nous discuterons tous ensemble, comparant les idées, complétant, nuancant, rejetant peut-être. Enfin les élèves décideront de ce qu'ils veulent transmettre et nous travaillerons comment le dire « bien » pour que celui à qui cela s'adresse ait envie d'écouter et comprenne ce qui lui est expliqué. Les élèves voient s'inscrire devant eux la réflexion personnelle et collective, l'exigence nécessaire à la compréhension, des règles de circulation de paroles, de communication, l'autocensure. Si tout peut-être abordé, il semble effectivement que ce ne pourra pas être n'importe quoi, n'importe comment !

*Et les réponses on les aura quand ?* Je les rapporterai en début de la prochaine séance d'expression collective, dans deux mois. "*Seulement dans deux mois?*" On peut comprendre la déception des élèves. Je l'atténue en leur disant que sans doute leurs professeurs, pour ce qui les concernera individuellement, en discuteront avec eux. Quant aux réponses collectives des enseignants elles devront attendre un peu. Faute d'une reconnaissance institutionnelle de ce travail de socialisation (formation d'intervenants, intégration de la socialisation dans l'emploi du temps) il n'est guère possible de faire plus de trois ou quatre séances annuelles. De plus, un rapprochement trop grand des séances risquerait de tirer le dispositif vers la communication « à chaud » alors que notre objectif est l'apprentissage de l'autonomie de pensée, de la gestion du conflit, de la responsabilité.

- « *On peut vraiment parler de tout ?* » Quelques questions encore, qui transpirent de

doute, tant la situation est contraire aux habitudes. Oui, on peut tout dire... à condition de le dire juste et correct.

C'est parti ! Un groupe plonge dans la discussion, un autre hésite et se lance... Je rapproche du groupe un boudeur séparé de ses copains, je fais ranger les troussees (un seul crayon sur la table), je calme Nicolas et quelques autres qui commencent à s'agiter, je rapproche garçons et filles qui ont marqué la frontière. Puis je me fais oublier et observe à distance.

Là bas ça chauffe ; il y a du désaccord dans l'air ! Ailleurs c'est très calme, trop ; d'ailleurs les élèves m'appellent. " *Madame, est-ce qu'on peut dire que les surveillantes préfèrent les troisièmes ?*" (" *Oui mais il faut expliquer ce qui vous fait dire ça*") " *Ils ont le droit de se déplacer en étude et pas nous*"( « *lvt : Pourquoi vous ne pouvez pas ?*») « *Les troisièmes sont leurs chouchous* » « *Elles disent qu'on fait trop de bruit* ». Je les invite à creuser les différents aspects de la question. Il en sortira qu'ils voudraient pouvoir, comme les troisièmes, se déplacer en étude, s'ils le font calmement.

Un quart d'heure après je passe dans tous les groupes, leur demandant si je peux lire leur feuille. Ils ont passé profs et matières en revue. C'est brut de décoffrage, affectif, peu argumenté, le "on voudrait" et "il faut" dominant et la faute en revient toujours à l'autre. Ne sauraient-ils que se plaindre et revendiquer ? Les élèves se voient, pour une fois, autorisés à dire librement ce qu'ils vivent, ne leur demandons pas d'avoir d'emblée la distance que nous n'aurions pas si on nous nous étions en situation identique. Ils sont, de plus, dans un mode d'expression sociale classique : revendicatif, déresponsabilisé, de plus en plus victimaire. S'exprimer autrement, les élèves en sont capables, ils vont apprendre à le faire. Sur une feuille je lis : « *La prof d'arts plastiques ne nous aime pas ; elle dit que nos dessins ne sont pas beaux et elle nous met des mauvaises notes alors qu'ils sont beaux* ». J'écoute quelques minutes leur triste incompréhension et les amène à réfléchir à la notion de consigne. Peu à peu ils acceptent de penser, dans un registre moins affectif, plus pédagogique, et je les laisse continuer seuls. Dans un autre groupe c'est le prof de biologie qui met des mauvaises notes à leurs « beaux » dessins ! Un élève avait intégré la différence entre dessin libre de sa créativité et croquis scientifique. Il l'avait dit mais ils n'avaient pas voulu l'écouter ! Pas facile d'affirmer sa pensée. Il explique de nouveau à ses copains qui acceptent de penser autrement. Le ton monte dans un groupe et je suis appelée au secours. Il est question du prof de français qui devrait punir ceux qui mettent le bazar. Il est trop gentil. Non ! Si ! Il faut punir ! Non, ils doivent se tenir tranquille ! Problème classique du prof qui manque de fermeté...face à quelques chahuteurs.

Je les écoute quelques minutes, rassemble les morceaux de leurs contradictions et leur propose de réfléchir à ce que serait un prof gentil, sévère « comme il faut ». « *Ah oui !* ». La discussion reprend, plus constructive. Les élèves commencent à s'agiter. Les feuilles sont

noires de tous leurs « malheurs ». Passons au partage des idées de chaque groupe avec la classe. Les consignes sont énoncées et j'annonce que je serai ferme dans leur application.

Chaque groupe a la parole à tour de rôle. Il n'y a pas de rapporteur officialisé (ils liront à tour de rôle une phrase). Chacun dans le groupe pourra apporter des précisions. Les autres groupes ont obligation d'écoute silencieuse. Pas facile de ne pas réagir à chaud lorsque l'on n'est pas d'accord et de garder dans un coin de sa tête ce que l'on veut dire mais il est important d'apprendre à le faire. Celui qui parle doit être audible, compréhensible par tous.

Cette partie de la séance est enregistrée, signifiant l'appartenance de l'animateur à un collectif. Les élèves doivent le considérer comme un professionnel faisant simplement son travail ; l'animateur écarte le risque, du fait de sa solitude en situation, d'identification à l'un ou l'autre des collectifs en interaction. Les uns après les autres les groupes se racontent. J'écris sur les affiches, regroupant par thèmes, faisant préciser, justifier. Il paraît que je suis exigeante, voire « casse pieds ». J'assume !

Les élèves sont habitués à des liens individuels avec leurs enseignants et ce qu'ils veulent c'est seulement que je les écoute ; les autres, à la limite, ils sen fichent. J'insiste pour qu'ils ne s'adressent pas à moi mais à la classe et pour que la classe écoute. Je tiens bon et peu à peu, parce qu'ils voient que leurs idées se croisent, ils deviennent plus attentifs (pas tous certes et je menace Guillaume de l'envoyer en étude s'il continue à faire l'idiot). Amélie, la « nulle » de la classe, explique correctement le point qui lui échoit et sa prise de parole est créditée de la même écoute que celle de Sophie, abonnée au 18.

Les affiches se construisent autour de grands thèmes : les cours, les punitions « injustes », les relations avec les profs, entre élèves, la cantine, les surveillants, les transports scolaires... De groupes en groupes les idées se recourent, se complètent, s'opposent. Un groupe, aussitôt après avoir énoncé une idée, me demande de ne pas l'écrire, la jugeant soudainement fautive ou irréaliste (un petit délire qui prend conscience de la réalité ?). La classe s'agite, chacun veut maintenant dire que... Encore cinq minutes ! Le temps que je fasse une synthèse des idées, donnant à voir une image, certes encore éclatée mais déjà collective, de la vie de la classe. Les élèves, guidés par mes questions, parfois mes propositions pour trouver le mot juste, précisent, corrigent, nuancent, rayent. La discussion est parfois serrée mais respectueuse.

*« Ça y est, on a fini ? » ! (Non. Il faut maintenant voir comment dire cela à vos professeurs... Il y a écrites là des choses qui, dites ainsi, ne vont pas être bien reçues. Il y a sûrement moyen de les exprimer autrement).* Les élèves : *« on vous fait confiance ! »*. Cette « confiance » a un double sens auquel l'intervenant doit résister : les élèves sont dans une logique communicationnelle dominante : ils ont dit, que l'on porte le message ; plus important peut-être, en se déchargeant sur l'animateur de la rédaction finale de leur texte ils disent leur difficulté à assumer leur acte-pouvoir (comme un retour de la crainte d'avoir osé

dire ainsi leur mot sur leur vie scolaire). Nous reprenons donc et les élèves se prennent au jeu : « *on pourrait dire comme ça ou...* »

« *Aidez-nous madame !* » Aider, j'accepte car cet exercice de retour sur soi distancié, cette obligation de penser socialement les réactions de ses partenaires, ne sont pas habituels. Alors je propose un mot, un début de phrase : Au lieu de « il faut » ne serait-il pas mieux de dire « on aimerait » ou « il serait bien » ? Le plus difficile est de leur faire prendre conscience de l'intérêt de la non personnalisation des propos. Je les y avais déjà incité en passant dans les groupes mais sans grand ni attendu succès. Une question reste cependant liée à l'attitude trop « gentille » du prof de français. Les élèves comprennent que lui dire ainsi, alors qu'il le trouve justement gentil, ne serait pas gentil ! Et ne pourrait-on pas faire un lien avec le fait que certains autres profs crient trop ? Chacun propose et s'écrira, in fine « *Il faut que la classe soit plus calme et il faut punir plus vite ceux qui ne savent pas s'arrêter. Mais il faudrait aussi que les profs ne crient pas tout le temps, (c'est fatigant). C'est bien quand en cours on rigole de temps en temps avec le prof.* » Je relis rapidement leur production finale et leur montre le chemin parcouru. Silence : ils viennent de prendre conscience de la force de leur pensée collective.

La cloche sonne et ils s'envolent en récré. Je roule les affiches et je vais les ranger dans mon bureau.

- La réunion avec les enseignants de la classe

Elle les réunit quinze jours après, à 17 heures. Quelques mots sur le déroulement de la séance avec les élèves (ses avancées, ses limites) et rappel des objectifs de ce soir.-« *Allez, dis nous vite !* » L'attente est inquiète. Je lis... « *C'est tout ou tu ne dis pas tout !* ». Eux aussi s'attendaient à se faire massacrer. La discussion s'engage

- *Au sujet des punitions pour le travail « oublié » c'est moi ! J'ai puni fort la semaine dernière ; ils ne font pas leur travail.- Moi je vais bientôt coller, ras le bol. Je sais bien que certains n'avaient pas de travail à faire à la maison l'an dernier mais il faudrait qu'ils s'y mettent ! C'est aussi le rôle des parents de contrôler.* Le ton est un zeste agressif. - *Personnellement je mets des croix et au bout de cinq ils ont une punition à faire, signés par les parents. Mais je me demande si certains ne sont pas encore perdus dans leur cahier de texte Je proposerais de reprendre cela avec eux.*

La prof d'arts plastiques et sa collègue de biologie proposent de ré expliquer la différence entre un dessin « libre » et un travail artistique répondant à des consignes.- « *Vu le nombre de classe que nous avons en charge nous n'insistons peut-être pas assez sur les consignes ?* » Autocritique interrogative, silence général rompu par la reconnaissance qu'en 6<sup>ème</sup> ils sont encore affectifs, peu autonomes, qu'il faudrait sans doute...Il est globalement reproché aux élèves leur inattention, leur agitation. Le prof de français dit son agacement face au comportement de certains et reconnaît sa marge de tolérance trop grande. Mais

punir, est-ce la solution ? - *Moi je punis le premier qui fait l'idiot, après j'ai la paix. - Tu te rends compte si on faisait tous ça, ce serait infernal ! - Il faudrait aussi que nous ayons des attitudes semblables. Par exemple certains exigent que les élèves se lèvent, par politesse, quand quelqu'un entre dans la classe, d'autres non. Les élèves ne s'y retrouvent pas. Il faudrait une grille de sanctions...*

S'engage une réflexion sur la discipline... qui dérive vers le règlement intérieur, le rôle du chef d'établissement, des parents. Je ramène les enseignants vers la réponse à formuler relative simplement à la demande de contenir les agités tout en ayant une ambiance détendue. Pas si facile ! Le ton change et s'il est répondu que certains élèves doivent se calmer il est expliqué aussi que la sévérité n'est pas aisée à doser ni le moment de punir à décider (des exemples sont donnés). C'est un dialogue de co-responsabilités qui s'engage. Neutre dans les débats, recentrant au besoin, faisant en sorte que les bavards ne monopolisent pas la parole, je prends des notes et les débuts de synthèse. Je propose que nous fassions la synthèse finale - *On te fait confiance*. J'ai déjà entendu ça ! Pas question. Nous reprenons et les réponses se complètent, s'affinent.

La réunion au duré une heure et demie. Il y a eu quelque agressivité mais surtout une écoute nouvelle et intéressée des élèves. Il y a eu des frictions disant les désaccords pédagogiques mais aussi un partage des incertitudes, des pratiques. Il y a eu du plaisir à échanger ainsi, entre soi et cela se dit.

- La séance avec le groupe administratif (Chef d'Etablissement, le CPE, la gestionnaire).

Les élèves aimeraient avoir des casiers pour ranger leurs affaires (leur cartables sont trop lourds). Ils aimeraient déjeuner avant les « grands » qui crachent dans les brocs ou y mettent du sel ; grands qui les expulsent des toilettes et des bancs, les traitent de nains et leur prennent leurs balles Enfin ils n'aiment pas trop le poisson et aimeraient plus souvent des frites.

Sans avoir connaissance de tout, le CPE sait les relations difficiles entre petits et grands. Il est expliqué aux élèves qu'une surveillance totale est impossible mais qu'elle sera renforcée là où ils signalent des difficultés, et il faut qu'ils disent tout de suite ce qui se passe. Par contre, il leur est renvoyé en écho l'agacement des grands qui se plaignent des petits qui courent dans tous les sens, piétinent les sacs et lancent leur balle n'importe où.

Personne n'avait connaissance de l'utilisation du sel. Après discussion tripartite, devant l'impossibilité d'inverser les services à cause des options, la surveillance s'avérant difficile, la solution retenue sera la suppression du sel sur les tables (il sera remplacé, suite à une nouvelle demande des élèves, par des petits sachets à demander au self ) Il est expliqué aux élèves que des casiers seront achetés à partir de la rentrée prochaine, pour les sixièmes en priorité. Pour des raisons budgétaires il n'est pas possible de faire avant (le prix, élevé, d'un casier est donné aux élèves). Cette année d'autres choix ont été fait, explicités. La

gestionnaire explique aux élèves les qualités nutritives du poisson ; quant aux frites il n'y en aura pas plus, pour raisons diététiques. Elle en profite pour les inviter à ne pas refuser systématiquement ce qu'ils ne connaissent pas et leur demande au moins de goûter avant de dire non. Elle propose, à ceux qui veulent, de venir voir comment se construit le menu d'une semaine. D'ailleurs il serait intéressant d'associer des élèves à cela...

La synthèse se fera avec des réponses concrètes ancrées dans la réalité.

- Deuxième séance avec les élèves : janvier

*Les groupes se reforment à l'identique sauf qu'il y a un nouveau. Je demande aux élèves de lui expliquer le pourquoi de cette séance. « On peut dire ce qui ne va pas avec les profs ». (lvte : seulement ça ?) « Non, on apprend à comprendre pourquoi on n'est pas d'accord, à ne pas se fâcher, à bien dire les choses... »*

Ils ont compris l'essentiel. Je redis les règles générales et les invite à les appliquer encore mieux que la fois précédente. Puis j'annonce les réponses. Ecoute attentive, pétrie d'inquiétude. Je lis, explicitant au besoin. Je leur dis leur droit au désaccord ; ils vont pouvoir reprendre cela dans quelques minutes dans leurs groupes, en explicitant peut-être mieux leur point de vue. Une feuille, un stylo sur chaque table... et c'est le grand silence. Ils se regardent, me cherchent ou me fuient du regard. Le malaise est grand. Un groupe se met à échanger tout doucement. Un autre est pétrifié. Je laisse faire un moment et passe dans les groupes. :« *On n'a rien à dire* ». « *Les profs ont raison* ». « *Tout va bien maintenant* ».

Nous entendons cela depuis 25 ans en début de deuxième séance. Comme un façon de dire : ne nous obligez pas à aller plus loin, à transgresser les règles habituelles qui font que les élèves n'ont pas voix au chapitre sur leur scolarité. Nous avons été entendus et on nous a même répondu, continuer c'est devoir assumer cette liberté, nos responsabilités ; laissez nous régresser ! Je leur dis qu'ils ont encore plein de choses à dire, à penser ensemble et qu'aujourd'hui ils vont aller *encore plus loin* en justifiant mieux leurs propos, en faisant des propositions. Une idée émerge, nous la travaillons ensemble un moment et je les laisse ; c'est parti pour ce groupe....

Je serai plus exigeante sur la justification des propos. Cela se fera d'ailleurs spontanément dans certains groupes. Leur expression sera moins faconde mais plus dense, plus précise, moins seulement revendicative et nous arriverons plus facilement à retravailler la forme des propos.

- Deuxième séance avec les enseignants

Elle sera en apparence semblable à la première mais les échanges seront plus libres, chacun tombant l'armure. Les réponses renvoyées aux élèves ne seront qu'une petite partie des échanges, parfois serrés, mais réponses il y aura, assorties d'explications, de conseils, de questions, mais aussi des difficultés rencontrées par les enseignants. « *Vous dites ne pas comprendre les mots en anglais mais pourquoi ne demandez-vous pas en études*

*dirigées ? » « Nous exigeons que vous écriviez avec un stylo plume car vous achetez du matériel qui n'est pas fonctionnel (joli stylo qui bave, règle qui ne trace pas droit.) » « Vous voudriez plus de soutien dans certaines matières ; ce n'est pas facile à organiser mais dites nous vos besoin au moment où vous les ressentez » « On vous demande parfois de regarder une émission à la télé sans penser que tout le monde ne la pas. Il faut oser nous le dire sans honte ».*

Une enseignante osera parler de « l'hypocrisie » de certaines de leurs réponses. Remarque qui « autorisera » la documentaliste à récuser la réponse qu'elle a faite aux élèves qui se plaignent de trop de séances en CDI : en fait ils ont raison ! Ils ont une heure /semaine de CDI, ce qui ne se justifie que pour d'obscures raisons de complément de service. Elle « rame » depuis des mois avec cette surcharge de CDI ; personne ne savait.

- Le groupe administratif

Il répondra aux quelques questions le concernant, au plus près de la réalité administrative, financière. La solution sera trouvée pour l'éclairage, insuffisant mais ignoré, du tableau de la salle 17...

- La troisième séance avec la classe, en avril verra les élèves mieux appliquer les règles, ce qui laissera plus de temps pour affiner les réflexions. Ils semblent avoir - majoritairement - compris que ces règles protègent des dérives et de la violence et, souvent, c'est eux qui en exigent l'application (« *taisez-vous, parle plus fort, ce n'est pas votre tour de parole* »). Ils semblent aussi mieux percevoir le travail de leurs enseignants et la réalité institutionnelle qui régit la vie du collège. Ils n'hésitent plus à engager leurs responsabilités dans les situations qu'ils vivent négativement.

- Les troisièmes séances avec les enseignants, avec le groupe de l'administration prolongeront le dialogue avec les élèves. En se libérant de la crainte de l'agression, les échanges gagneront en liberté, en spontanéité, en « vérité ». Cela n'empêchera pas quelques réactions défensives ou agressives des enseignants qui butent devant des difficultés certaines, ne sentent plus le sens de leur mission et ne sont pas nécessairement prêts à la repenser.

Le cycle des séances se terminera par le seul retour des réponses aux élèves. Ils demanderont si cela pourra être encore là l'an prochain ; je leur réponds que nous verrons si c'est possible.